

1845
A Monsieur Salomon Reinach
hommage respectueux des
deux auteurs
H. de Villenoisy Imbert

LES
COQS DE MONTRE

LEUR HISTOIRE, LEUR DÉCORATION

PAR

M. IMBERT & FR. DE VILLENOSY

EXTRAIT DE LA « REVUE DES ARTS DÉCORATIFS »

COULOMMIERS

IMPRIMERIE PAUL BRODARD.

—
1890

LES
COQS DE MONTRE

LEUR HISTOIRE, LEUR DÉCORATION

LES
COQS DE MONTRE

LEUR HISTOIRE, LEUR DÉCORATION

PAR

M. IMBERT & FR. DE VILLENOSY

EXTRAIT DE LA « REVUE DES ARTS DÉCORATIFS »

COULOMMIERS
IMPRIMERIE PAUL BRODARD.

—
1890

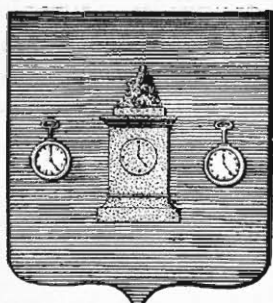


Atelier d'horlogerie, au commencement du xvii^e siècle.

LES COQS DE MONTRE

LEUR HISTOIRE. LEUR DÉCORATION

I



Armoiries des horlogers parisiens.

Tous nos lecteurs connaissent, au moins de vue, les coqs de montre, ces délicates petites pièces de métal, les unes rondes avec deux oreillettes perforées, les autres munies d'un talon en arc de cercle. Beaucoup, en voyant ces gracieux bijoux, amoncelés dans les sèbles des brocanteurs parisiens ou montés en broches et en épingles chez quelques bijoutiers, ont dû se demander quel en était l'usage primitif, dans quel pays et à quelle époque on les a gravés, découpés et ciselés.

Les plus anciens datent des premières années du xvi^e siècle; les plus récents, de la fin de la Restauration, entre 1820 et 1830.

Leurs pays d'origine sont la France, l'Angleterre et la Hollande. Les autres pays d'Europe, sauf peut-être la Suisse, n'en ont produit que fort peu.

Le coq était une pièce spéciale aux montres ou horloges portatives¹. Fixé sur la platine au-dessus du balancier, quel qu'en fût le système, il le protégeait contre les chocs, en maintenant l'axe et parfois en limitant les oscillations. Il contribuait, avec d'autres pièces de même style, à la décoration du mécanisme. C'est qu'en effet, sous les Valois et jusqu'aux premières années de Louis XIV, les horlogers, bien que manquant encore des ressources nécessaires pour construire des instruments de précision, étaient des savants doublés d'artistes de talent. Ils avaient une connaissance profonde des lois de la mécanique trouvées à cette époque; ils étudiaient l'astronomie et tentaient la construction d'horloges sidérales. Beaucoup confectionnaient eux-mêmes, non seulement tous les ressorts, mais encore les statuettes, les émaux et les pierres taillées qui ornaient leurs ouvrages. Ils étaient sculpteurs et graveurs, et, dans les pièces les plus soignées, ils ne laissaient aucune partie sans décoration, même celles qu'on ne pouvait voir qu'en ouvrant le boîtier.

Dans les montres de luxe, ils recouvraient la platine extérieure d'une plaque travaillée à jour, qui en couvrait toute la surface, et façonnaient les colonnettes qui la relient au cadran. D'autres fois ils se bornaient à ciseler les pièces reposant sur la platine, sans la décorer elle-même; mais il est une pièce dont la présence était indispensable et qu'ils ont toujours travaillée, c'est le coq. Cette méthode adoptée pour des motifs d'ordre artistique, et aussi pour pouvoir vérifier le bon fonctionnement de l'appareil, dénote chez ses inventeurs un tempérament d'artiste bien profond.

Artistes, ils l'étaient par le savoir-faire que révèlent à l'examen de leurs ouvrages les formes qu'ils ont pu trouver, suivant les exigences des mécanismes nouveaux qu'ils créaient et par les combinaisons qu'ils savaient faire d'un nombre limité de motifs pour produire des objets toujours gracieux, toujours variés² et en apparence toujours originaux. En apparence surtout, car une personne de goût à qui on présenterait pour la première fois plusieurs centaines de coqs, les répartirait assez vite en un certain nombre de familles de même style, où les motifs caractéristiques de chacune d'elles se transformeraient et se remplaceraient d'après des règles qui se devinent, sans pouvoir se préciser. Elle serait sans doute fort surprise d'apprendre que son classement par types et par genres serait en même temps un classement chronologique.

II

Nous connaissons les pays où la construction des montres a été en honneur avant que les horlogers modernes aient substitué l'emploi des ponts à celui des platines, nous pouvons donc étudier dans son ensemble le travail des coqs ouvragés. C'est une branche de l'art complètement abandonnée, mais qui, pendant une durée de plus de trois siècles, n'a pas été sans subir des modifications profondes de forme et de décoration. Les coqs que rencontrent les collectionneurs sont le plus souvent détachés de leur mouvement; c'est donc sur le vu de la pièce elle-même qu'il faudra en découvrir l'époque et l'origine. On peut y parvenir, mais on ne devra pas négliger les indications que fournit le mouvement lui-même lorsqu'on a la chance de le posséder; aussi indiquerons-nous rapidement l'histoire des mouvements, la date des principales découvertes et les noms des plus illustres horlogers français. Une

1. Nous n'avons pas à nous occuper des horloges proprement dites, qui, dès le XII^e siècle, à en croire les *Usages* de Cîteaux, servaient dans les couvents. Ce texte est cité par l'Encyclopédie du XIX^e siècle, au mot HORLOGERIE.

2. Au lieu de les frapper au balancier, comme on le ferait de nos jours, le graveur travaillait à la main chaque coq d'après un croquis.

signature ou l'application d'un principe nouveau permettent de dater sûrement un coq, à quelques années près, car, devant être fait pour la montre, on l'exécutait en dernier lieu. L'adaptation à une montre d'un coq travaillé pour une autre était presque impossible.

Tous les historiens s'accordent pour fixer à la seconde moitié du ^{xv}^e siècle la première apparition des horloges portatives. Nous ferons partir de cette époque notre courte énumération des progrès mécaniques de l'horlogerie.

Pierre Dubois, dans sa remarquable description de la collection du prince Soltikoff, signale combien « il est difficile de constater l'époque précise de l'invention des montres proprement dites ».

Le même auteur nous fournit cependant une date extrême lorsqu'il fixe au règne de Charles VII l'invention du grand ressort moteur, sans lequel leur construction fût restée impossible. Quelque incertitude qu'il puisse exister sur la fabrication des premières montres, il est certain que sous Charles VIII et Louis XII il existait un grand nombre de montres d'un travail soigné et dont la petitesse prouve chez les artistes qui les construisaient une expérience déjà longue de ce genre de travail. Signalons en passant que la grosseur de la montre et l'imperfection du travail ne sont pas, comme on le croit trop souvent, une preuve d'ancienneté.

La simplicité du mécanisme seule constituait un caractère d'infériorité à ces montres auxquelles on ne pouvait demander l'heure qu'à bien des minutes près. Celles du ^{xv}^e siècle et même du ^{xvi}^e n'avaient qu'une aiguille ou *indicateur*.

L'échappement était muni d'un balancier ou *foliot*. C'était une barre portant un disque pesant à chaque extrémité, et maintenue par un pont.

Le ressort agissait alors directement sur le rouage, car, jusqu'au commencement du ^{xvi}^e siècle, on n'eut pas d'organe régulateur de la force motrice. Cet organe, la *fusée*, dont on ne connaît pas l'inventeur, ne fut d'abord relié au ressort que par une corde à boyau. Plus tard, un horloger suisse, Gruet, y substitua une chaîne d'acier, chaîne qui, remarquons-le en passant, a bien pu servir de modèle à Vaucanson pour établir la sienne.

Sous le règne de Henri II, entre 1547 et 1559, le balancier circulaire en forme de roue plate non dentée remplace le *foliot* ¹.

Les coqs du ^{xvi}^e siècle entraient dans un tenon rivé sur la platine de la montre, et s'y fixaient au moyen d'une goupille. Ce n'est qu'au commencement du siècle suivant qu'on lui substitua une vis ².

Le milieu du ^{xvii}^e siècle vit un important perfectionnement de l'échappement, ce fut l'application au balancier du *spiral régulateur*, dont le docteur Hook de Londres, l'abbé Hautefeuille, d'Orléans, et le célèbre Huyghens se disputent l'invention, au dire de P. Dubois.

Le règne de Louis XIV vit de nombreux perfectionnements; c'est à cette époque que Tompion ou Thomson, horloger anglais, inventa la répétition. Renonçant aux anciennes formes, on ne fit plus que des montres circulaires et fort épaisses.

Le ^{xviii}^e siècle apporta, au moins dans sa seconde moitié, tant de transformations mécaniques, qu'il est facile de reconnaître un mouvement de cette époque.

C'est à Julien Leroy qu'on doit le remplacement du pignon volant des répétitions par un échappement. C'est ce même horloger qui créa la *potence*, sur laquelle est monté l'échappement et qui, par ses vis de rappel et ses coulisses, permet de rapprocher ou d'éloigner la roue de rencontre de la verge qui porte le balancier.

1. La corporation des horlogers ayant été organisée en 1544; si quelque pièce portait une mention se rapportant à cette corporation, cette date fournirait encore une limite extrême.

2. C'est à M. P. Garnier que nous devons ce détail de haute importance.

Sous Louis XVI on fit des montres plates et Lépine laissa son nom à un de ces genres.

Le célèbre Bréguet fit un grand nombre d'inventions, mais nous ne retiendrons que celle du *ressort timbre*, qu'on trouve parfois dans des montres à coq orné.

III

Pendant que le mécanisme de la montre subissait ces nombreuses et importantes transformations, le coq, lui non plus, ne restait pas invariable.

Il suivit une double évolution pour la forme et pour le genre de la décoration. Les ornements successifs dont on le couvrit tenaient principalement au goût de l'époque à laquelle on le décorait, ainsi que nous le verrons plus tard, mais sa forme et ses dimensions n'étaient pas sans exercer quelque influence. Cette forme dépendait, elle aussi, du mécanisme en usage, mais moins qu'on ne pourrait le croire.

Dans les plus anciennes montres, celles du temps de François I^{er} par exemple, on ne trouve encore qu'un rudiment de coq; il a la forme d'un S; une de ses branches s'enroule autour de la cheville qui le fixe à la platine, l'autre s'étend vers l'axe du foliot. Pour tout ornement, il n'a qu'une étroite rainure tracée à la pointe; la platine est nue, toute la décoration est réservée au boîtier.



3 2 1
1. Coq de l'époque de la Renaissance. — 2 et 3.
Coqs des règnes de Henri IV et de Louis XIII.

Cette sobriété dure peu. Dès Henri II, le coq prend plus d'importance et sa dimension est telle qu'il peut maintenir solidement le balancier et recevoir une véritable décoration. Il se compose de deux pièces : la table et le talon, ovales l'une et l'autre, réunies par un collet plus épais, percé pour recevoir une vis ou une cheville. La table couvrait le balancier, le talon la maintenait sur la platine.

La montre n'ayant qu'un seul balancier ne pouvait avoir au sens strict qu'un seul coq; mais le balancier n'était pas la seule pièce qu'il y eût à soutenir, aussi conçoit-on une montre avec plusieurs coqs. Il en était ainsi sous les Valois, et l'on en connaît qui en possèdent jusqu'à trois, de même forme et de même grandeur. Quelquefois le cliquet est également découpé et se confond avec les coqs. Lorsque la montre portait plusieurs pièces de ce genre, on leur donnait en général des dimensions réduites, bien qu'il y eût encore des espaces libres sur la platine.

A la fin du règne de Henri IV, les grandes transformations que subissait le mouvement firent modifier le coq. Son rôle était de protéger le balancier; or, à l'ancien balancier à poids terminaux, le foliot, on substituait le balancier moderne formé de deux, puis de trois rayons. Il était naturel que la pièce protectrice prît la forme de l'organe qu'elle devait recouvrir. D'autre part, la mode préférait aux anciennes montres ovales, octogonales, en croix latine, etc., celles de forme ronde. Il fallait dès lors économiser la place et diminuer le talon du coq, pour que la montre ne fût pas énorme, et un coq à talon court n'aurait eu aucune solidité, la moindre secousse pouvant en faire sortir le pivot du balancier.

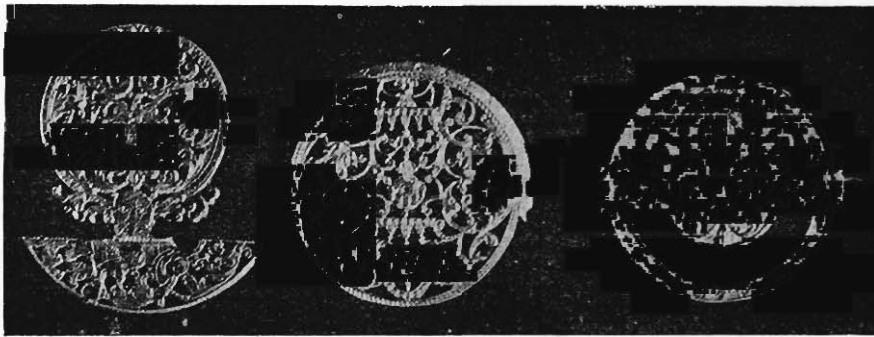
Les horlogers français et anglais adoptèrent des solutions différentes. En Angleterre on resta fidèle au système ancien, on eut un talon considérable en forme de segment de cercle,

dont le rayon égalait celui de la montre elle-même, et on le fixa par une vis à tête extrêmement large (fig. 4). Ce type, connu sous le nom de coq anglais, était encore en usage au commencement du XIX^e siècle. Les artistes français lui reprochèrent de manquer de solidité et de laisser parfois sortir le balancier. On chercha un remède dans l'adjonction d'une petite oreillette sur le côté de la table. Au point de vue décoratif, la pièce manquait de symétrie, car, pour ménager le passage du carré de la fusée, il fallait entailler le talon et le rejeter de côté, ce qui était fort disgracieux.

En France on renonça à l'ancienne forme à talon unique, et le coq à la française se composa d'un disque tenu par deux vis se faisant face. Les deux talons ou oreillettes qu'elles traversaient étaient aussi petits que possible.

En Hollande on fit des coqs à l'anglaise et à la française, mais il est facile de reconnaître les coqs à double talon qui en viennent ou qui en ont pris le nom, au prolongement des talons, qui s'étendent jusqu'aux bords de la platine et en épousent la forme arrondie (fig. 9).

Il ne nous reste à signaler qu'un dernier type, le coq plein ou parisien (fig. 6). Sous Louis XIV on avait substitué aux petits coqs de la période précédente des coqs à double



4. Coqs anglais du XVIII^e siècle. — 5. Coq Louis XIV ajouré. — 6. Coq Louis XIV à fond plein.

talon de très grand diamètre (fig. 5). Beaucoup sont plus grands que des pièces de cinq francs. Avec une surface décorable aussi étendue, on avait le moyen de traiter de véritables sujets au lieu de s'en tenir à de simples motifs ornementaux; mais la nécessité de voir les mouvements du balancier à travers le coq était un obstacle. On tourna la difficulté en faisant le coq plein, et en y pratiquant une ouverture ovale ou en croissant.

IV

Si, après avoir indiqué sommairement les principales formes de coqs, nous nous demandons quel genre de décoration pouvait leur être appliqué, nous sommes amenés à les répartir en trois groupes distincts :

A, coqs étroits et longs avec talon égal à la table;

B, coqs à table ronde ou déjà élargie et à talon encore considérable;

C, coqs ronds, sans talon ou avec un talon devenu accessoire dans la décoration : coqs à l'anglaise ou à la française.

La seule condition qui s'impose à l'artiste est de réserver au centre un point d'appui pour le balancier.

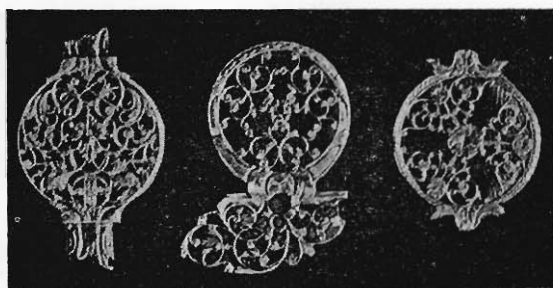
La première série n'admet guère qu'un motif qui puisse être élégant, c'est le rinceau

dont une branche passe au centre pour le balancier. Le talon étant identique à la table, peut recevoir la même décoration.

Dans la seconde série, le talon, encore identique aux coqs dont nous venons de parler, en conservera la décoration végétale irrégulière; mais la table devant être circulaire et ayant en général une bordure, se prêterà à deux genres de décor qui, l'un comme l'autre, devront être symétriques. L'un, inventé par l'artiste, sera le décor conventionnel; l'autre ne comprendra que des lignes géométriques. Le décor géométrique lui-même sera mixte si, empruntant des objets à l'imagination, il se borne à les grouper géométriquement; il sera géométrique pur, si tout le dessin du coq peut être tracé à la règle et au compas. La disposition des motifs dans le cercle pourra se faire par rapport à un point central ou suivant un axe imaginaire.

Un coup d'œil sur les objets eux-mêmes prouve que tous ces genres de décor ont été employés. Les coqs les plus gracieux, ceux du ^{xvi}^e siècle, ne se composent que de rinceaux et de branches de fraisier.

Nous croyons en effet que la plupart des motifs végétaux employés par les horlogers



9

8

7

7 et 8. Coqs à branches de fraisier, formes française et anglaise. — 9. Coq hollandais.

graveurs de cette époque dérivent, non pas de la feuille d'acanthé corinthienne, ni du rinceau architectural, formé de feuilles de chardon ou d'artichaut, mais du fraisier (fig. 1) C'est de lui que proviennent ces traînes aux souples enroulements, ces feuilles trilobées, plus profondément fendues que celles de la vigne, ces fleurs à cinq pétales, voisines de celles du myosotis ou de l'églatine, ce fruit conique finement quadrillé, qui se présente tantôt de profil entouré des sépales, tantôt de face et alors parfaitement circulaire. Dans les coqs de ce genre, on ne trouve généralement pas de bordure; la combinaison des feuillages en tient lieu, et l'élégance de l'objet n'en est que plus grande. A cet égard nous ne saurions trop admirer les œuvres produites à Paris par les Jacques Joly, les Denys Bordier, les Martinot ou les David; à Blois, par Pierre Keuper ou Jacques Dudoit; à Sedan, par Isaac Forsat; à Dijon, par Phélisot ou Boubier, enfin par tant d'autres habiles artistes.

Lorsque, conservant les talons ovales, on fut contraint de donner à la table une forme circulaire, on modifia, sinon les motifs eux-mêmes, du moins leur disposition; on conserva au talon les rinceaux de fraisiers qui s'y adaptaient si bien, mais, pour que l'ensemble ne fût pas disparate, on en plaça aussi sur la table. Ils prirent alors naissance au centre et se développèrent en plusieurs groupes jusqu'à la bordure qui les relie. On connaît des coqs à quatre groupes de rinceaux, mais le plus souvent il n'y en a que trois (fig. 3). Le cercle se divise alors en six secteurs, trois pleins et trois vides. Quelquefois les vides sont occupés en partie par des motifs différents (fig. 8). Le collet sépare nettement le talon de la table, et on n'a plus un décor unique s'étendant sur toute la longueur de la pièce.

On en était encore à ce genre de décoration, lorsque l'ancien coq long donna naissance aux deux types à oreillettes ou à talon anglais. Les plus anciens spécimens de ces deux séries de coqs offrent des rinceaux disposés de la sorte (fig. 7 et 8).

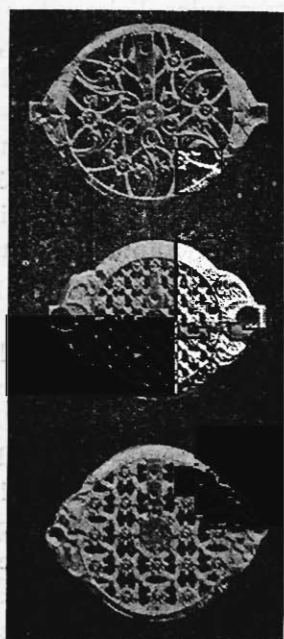
Lorsque, sous Louis XIV, on fit des coqs beaucoup plus grands, les artistes ne se contentèrent plus de l'élégante sobriété du rinceau; la décoration entra dans le grand courant des Arts décoratifs, et utilisa les mêmes motifs que l'architecture et la sculpture. Le coq, qui précédemment était dans la montre une pièce accessoire, y prit une importance exceptionnelle. Beaucoup de montres, très ordinaires comme boîtier, furent à l'intérieur d'une richesse extrême, et l'ensemble du dessin, disposé d'après un axe imaginaire, perpendiculaire à celui des oreillettes, s'inspira de l'architecture antique (fig. 5). Les animaux réels ou fantastiques y furent introduits ainsi que la figure humaine. On peut citer, comme éléments principaux, outre le feuillage de fraisier, qui tend à disparaître, le véritable rinceau dérivé de la feuille de chardon, le dais ou baldaquin, les lambrequins, l'oiseau huppé, placé au centre sur un support architectural ou symétriquement à droite et à gauche, le vase, la corbeille de joncs contenant des fruits, la corne d'abondance, la lyre, tous les animaux fantastiques : dauphin, dragon, chimères, entiers ou seulement leur tête, et se terminant presque toujours en rinceau; les animaux naturels : chien, coq, écureuil, crevette, escargot, lapin, serpent et le grotesque humain, de face ou de profil, généralement la tête de satyre ou de sauvage (plus tard sa place sera toujours près de la vis d'attache; celle-ci s'enfoncera dans la bouche ou dans l'oreille). Une fleur à cinq pétales, pointus et contournés, sert fréquemment à combler les vides ou à relier les rinceaux. On ne la rencontre pas dans les coqs anglais de cette époque.

Il est deux détails qui, à eux seuls, permettent de reconnaître à première vue les coqs faits sous le règne de Louis XIV, quel qu'en soit le pays d'origine. L'un est la disposition particulière de la bordure, striée en torsade. L'autre est la présence, au milieu des lignes du dessin, d'une bande d'aspect géométrique, plus large que les rinceaux, entre lesquels elle décrit parfois des courbes et des angles; elle fut introduite en même temps que les animaux, le vase et la corbeille, et leur servit de support ou de sol factice. La moulure qui borde sa partie supérieure, et l'emploi qu'on en fait, révèlent suffisamment son origine architecturale. Étendant son rôle, on la fit paraître dans tout le coq, relier les rinceaux, former des dômes et diverses figures symétriques. Ses angles éveillent toujours le souvenir du fronton grec, auquel le dessinateur l'a empruntée. Lorsqu'elle n'a qu'une très faible longueur, on ne la reconnaît plus qu'au parallélisme constant de ses bords et à son filet moulé (fig. 4 et 5). Dans la plupart des coqs anglais ou français de cette époque, il en est fait un véritable abus; de là une lourdeur et une surcharge qui contrastent étrangement avec les légers rinceaux adoptés précédemment. On se sent en présence d'un édifice et on calcule le poids des animaux placés sur d'aussi solides supports. L'emploi exagéré de ces bandes fit épaissir les rinceaux qui s'y reliaient, et les parties pleines l'emportant sur les vides, l'artiste modifia son mode de travail; le foret y joue un plus grand rôle, aussi le coq, vu à l'envers, ressemble-t-il parfois à un crible dont les trous placés irrégulièrement auraient été allongés après coup.

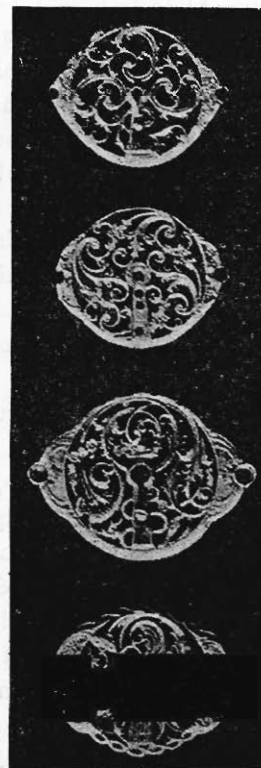
Pour les coqs pleins ou parisiens qui datent de la même époque, il y a deux catégories distinctes : dans la première, ils n'ont été découpés que dans le bas, et ne diffèrent pas du type courant si on les ajourait¹; dans la seconde, le décor inanimé a fait place à des scènes mythologiques ou à des allégories amoureuses accompagnées de devises. On y

1. Ce fait n'a rien d'étonnant : les graveurs dessinaient d'après des modèles publiés spécialement pour eux et P. Bourdon, auteur d'un album de ce genre, indique souvent le même motif pour coq découpé ou coq à fond plein.

retrouve fréquemment Persée délivrant Andromède. Dans cette scène, qui figure aussi sur des boîtes de montres émaillées ou gravées, Andromède est toujours placée à gauche. On sent que cette disposition devait exister dans le modèle primitif. Comme allégorie nous citerons un coq de la collection de M. Roblot, où l'Amour franchit la mer en naviguant sur son carquois et rame avec son arc. Le sujet et la devise : « l'Amour est ingénieux » sont empruntés à une gravure ancienne. Il en existe un autre au Musée du Louvre où Apollon jouant de la lyre sous un portique est accompagné de deux amours. M. P. Garnier possède un coq en argent d'une rare perfection où le même sujet est reproduit. Cette scène se retrouve aussi sur l'un de ceux du Musée des Arts décoratifs. C'est encore au règne de Louis XIV qu'il faut rapporter quelques coqs fort rares et qui, dans le commerce, se vendent un très haut 13



10, 11 et 12. Coqs français du temps de la Régence.



13, 14, 15 et 16. Coqs français de la fin du XVIII^e siècle.

prix. Ils forment un groupe un peu à part; composés de nervures et de fleurs, ils n'ont pas toujours de bordure circulaire et une grande fleurette en occupe le centre.

Dès la Régence, nous voyons disparaître les grands coqs ainsi que la bande à filet qui les caractérise; leur diamètre diminue rapidement, et leur décor cesse bientôt d'être disposé d'après un axe imaginaire indiqué au sommet par un dais, un vase, une corbeille ou tout autre motif central, si le coq est français, ou flanqué de deux oiseaux affrontés, s'il vient d'Angleterre. Nous croyons pouvoir rapporter aux premières années du XVIII^e siècle plusieurs pièces sans aucun centre de décoration, où des anneaux reliés par des fleurettes, et se croisant entre eux, sont disposés en rangées perpendiculaires. Dans d'autres (fig. 10), six cercles placés autour du centre y laissent un espace hexagonal, dont les côtés concaves se terminent par autant de fleurettes à quatre pétales. Nous n'indiquons cependant cette date que sous toutes réserves, car des coqs de même forme ont été faits sous Louis XVI et nous n'avons pour les distinguer qu'une légère différence dans la forme des oreillettes.

On adopta peu après le décor à quatre rinceaux forts, séparés par quatre autres plus

minces, qui est caractéristique du XVIII^e siècle et se rattache au genre que nous avons appelé géométrique mixte. Ces rinceaux ne sont que les contours de quatre cercles inscrits, mais leur grâce ne laisse pas soupçonner le procédé géométrique. Il faut de l'attention pour le découvrir (fig. 13). Ici le centre décoratif est le même que le centre de figure, et il y a à cela un motif technique. La fleurette ou le grotesque placé au centre n'offrirait pas à l'axe du balancier un point d'appui d'une précision suffisante; un inventeur français eut l'idée de le prolonger au delà du coq et de le faire reposer dans une petite lame de laiton sur laquelle s'applique le contre-pivot d'acier (fig. 10 et suivantes). Elle est tenue par une vis. C'est le coqueret¹. Sa présence venait rompre la régularité du dessin et rendait à peu près obligatoire la disposition des motifs autour du centre. Dès lors, la géométrie entre définitivement dans la décoration des coqs français, mais elle ne fit longtemps que régler la disposition des lignes et en augmenter la symétrie. Avec le rinceau répété quatre fois, on eut les cercles entrelacés, les lignes droites se croisant et supportant à leurs points d'intersection une pièce en croix, qui tient de la fleurette. Son pays d'origine est difficile à déterminer : c'est une petite cupule, légèrement renflée au centre et pourvue de quatre appendices.

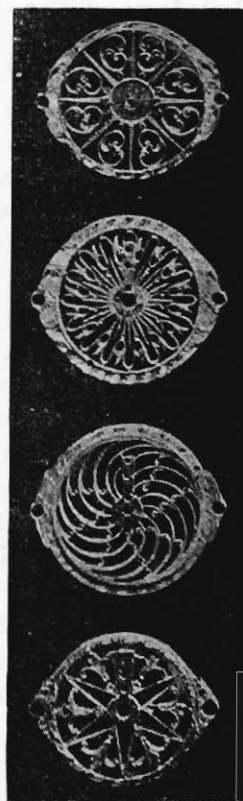
Sur ces derniers coqs, généralement ovales, le grotesque, qui avait longtemps orné le point d'attache des vis, fait place à une coquille dont le bord est entaillé pour leur livrer passage. La coquille caractérise le XVIII^e siècle comme la bande moulée caractérisait le XVII^e. Elle se retrouve dans tous les pays, mais de l'un à l'autre on voit apparaître de légères nuances.

En France, sous Louis XVI, les rinceaux diminuent ou se combinent à des guirlandes de fleurs (fig. 14). Après lui, on s'abandonne de plus en plus au dessin purement géométrique, et tel coq du Directoire ou de l'Empire pourrait figurer dans un traité élémentaire comme démonstration des propriétés du cercle. Ce ne sont que cercles concentriques, carrés ou hexagones inscrits, divisions par quatre et multiples de quatre, par six et multiples de six, lignes droites ou courbes aboutissant au centre. A peine la gravure a-t-elle orné un peu tous ces traits dessinés au compas; les feuilles et les fleurettes s'y font de plus en plus rares, et semblent n'y figurer que par hasard (fig. 17 à 20).

Ce style si froid et si monotone se maintient sous l'Empire et la Restauration, et jusqu'au moment où on cessa de faire des montres à verges, ce qui eut lieu vers 1850.

Les horlogers français seuls faisaient usage de ce disgracieux coqueret, dont la partie utile était suivie d'un prolongement s'étendant jusqu'à la bordure. Les Anglais et les Hollandais ne négligèrent pas le perfectionnement mécanique représenté par cette petite lame rapportée, mais ils en soumièrent la forme aux exigences du dessin.

Dans les montres qui ne sont pas françaises, le coqueret est circulaire et fixé au centre par deux petits tenons (fig. 20 et 22); il représente exactement un coq à la française fixé sur une platine et fait plus tard place à un rubis. Dès lors le groupement géométrique ne s'impose plus, on peut tracer librement un ensemble conventionnel. Les Hollandais y font fréquem-



17, 18 19 et 20. Coqs à dessin géométrique du commencement du XIX^e siècle.

1. En 1741, un coq à coqueret figure déjà dans les planches du traité de Tiout.

ment figurer un sablier ailé, surmontant deux faux en sautoir et entouré par un serpent qui se mord la queue. Quelques-uns de leurs coqs à longues ailettes sont géométriques, mais la ciselure des plus anciens offre toujours un relief très accentué. Sur les plus récents il n'y a que la simple gravure.

En Angleterre, les ouvrages appartenant aux dernières périodes étaient d'un travail plus soigné qu'en France. Le stylet ornemental avait suivi une évolution moins rapide, et l'on distingue les œuvres du commencement et de la fin du XVIII^e siècle moins au dessin lui-même qu'à leur forme générale et à leur travail. L'exécution du coq et des garnitures qui l'entourent est d'un dessin serré, finement gravé, et presque toujours sans relief. Sur les plaques latérales une main indique le cadran de l'avance et du retard. On ne la trouve que sur les montres anglaises de l'époque du Directoire. Comme dans les pays voisins, leur taille a diminué. La table n'est plus séparée du talon par un volumineux collet pourvu de deux enroulements latéraux; elle pénètre au contraire au-dessus de lui, de telle sorte que la coquille qui pare leur point de jonction n'est plus au-dessus du balancier. Le talon lui-même est beaucoup moins large et ne dépasse presque plus la table. La forme fait déjà pressentir les ponts en usage de nos jours (fig. 22 et 23).

La suppression du collet apparent permet d'observer un curieux exemple de survivance. Dans les anciens coqs anglais, les bords du collet étaient rabattus en biseau (fig. 4 et 21). Cette partie se rétrécissant avec le temps, le biseau ne fut plus utile pour en masquer la lourdeur; on continua cependant à le conserver, et, dans les pièces où l'empiétement de la table sur le talon empêche de le faire sentir, un trait étroit, un dessin ou une découpe légère viennent en conserver le souvenir. Il en est de même pour les enroulements latéraux qui se trouvaient à cette même place; ils diminuent graduellement et ne laissent plus que de légères saillies (fig. 22 et 23). Nous avons dans ces faits de survivance toute matérielle, une preuve de l'esprit d'imitation qui dominait les artistes graveurs de coqs.

Il faut placer dans la période impériale une classe de coqs ajourés tout à fait spéciaux; ils sont d'un travail extrêmement grossier et portent des trophées d'armes, des drapeaux et autres attributs militaires. Nous n'en connaissons pas l'origine certaine, mais nous pouvons présenter à ce sujet une hypothèse plausible. M. Roblot possède dans sa belle collection de cadrans de montre à sujets émaillés, toute une série avec portraits de l'empereur ou allusions à ses victoires et provenant de montres commandées par lui, pour être données aux troupes. Les coqs avec attributs militaires n'en proviendraient-ils pas?

Aux œuvres de basse époque, il faut joindre des ponts à large talon demi-circulaire, attachés par deux vis. Ces pièces entièrement pleines portent en creux des dessins d'aspect peu élégant, mais qui acquièrent une certaine finesse lorsqu'on les voit en relief dans une empreinte. L'ensemble demeure cependant lourd et disgracieux.

Remarquons-le, maintenant que nous avons fini l'examen technique et artistique des coqs de montre, leur forme générale a toujours dépendu des exigences du mécanisme, et, dans leur dessin, il n'y a jamais eu que des motifs purement décoratifs.

Bien que les montres fussent destinées surtout à des personnes riches, gentilshommes ayant des blasons, bourgeois ayant des devises et des emblèmes, on n'y trouve jamais de motifs rappelant, même de loin, l'art héraldique, et les emblèmes, symboles ou allégories y sont très rares, de même que les monogrammes. On ne trouve comme exception que les coqs à trophée militaires de l'Empire, et c'est peu pour une époque où tous les événements politiques étaient peints sur les cadrans. On peut désigner sous le nom de coqs de fantaisie ceux dont le dessin, fait sur commande, contient une allusion à la personne du possesseur de la montre, un monogramme, un blason, un portrait historique, l'aigle à deux têtes de la maison d'Autriche, un Christ ou toute autre figure; le nombre en est très restreint. Sur ceux

ou on croit voir des fleurs de lis, la présence de cet emblème, si naturel cependant, peut être discutée, et ils ne remontent pas au delà de la Restauration. Pour tous les autres, et le nombre en est incalculable, les motifs sont empruntés aux sources générales ou puisent tous les arts décoratifs et ils passent par les mêmes évolutions.

V

Maintenant les coqs ne servent plus en horlogerie, la plupart des montres dont ils faisaient partie ont été démontées par les marchands qui en utilisent les pièces, et nous ne devons plus voir en eux que les épaves d'un art éteint. Que deviennent-ils, et quel emploi convient-il de leur donner ? On en utilise déjà beaucoup en bijouterie, et cette mode ne fera sans doute que s'accroître, car elle procure des bijoux de bon goût à des prix modérés ; mais on ne doit pas les monter au hasard. En ceci comme en d'autres choses, il faut observer certaines règles qui résultent de la nature même de l'objet employé. Négligeant les coqs longs de la Renaissance qui, vu leur rareté, sont de droit des objets de collection, nous examinerons de suite les coqs symétriques ou à oreillettes et ceux du type anglais.

Pour les premiers dont l'axe de décoration, lorsqu'il en existe un, est perpendiculaire à la ligne des oreillettes, l'utilisation est facile. Les très grands du règne de Louis XIV semblent faits pour être montés en broche. Ceux trop petits pour cet usage peuvent fournir des épingles de cravate et de chapeau ou figurer dans des bracelets. En tout cas, lorsqu'on adapte une monture métallique, il est nécessaire de les consolider en rejoignant les oreillettes par un cercle de métal caché sous la bordure. Sans cette précaution le bijou se tord et se brise au premier usage. Les doublures en métal brillant sont à éviter ; si on ne laisse pas l'objet à jour, un fond mat et foncé est ce qui en fait le mieux ressortir la dorure.

Les coqs anglais, créés pour avoir l'extrémité de la table libre et le talon au bas, ne se prêtent pas aussi aisément aux mêmes usages. Le manque de symétrie du talon par rapport à la table apporte une difficulté de plus, car nous ne conseillerons jamais de le scier lorsque l'objet est intact. Si cette partie manque, les coqs anglais se montent en épingle bien mieux que le coq français dont la vraie monture est celle en broche. Mais la présence du talon n'empêche pas de les faire figurer dans une décoration de tenture ou de draperie, ou dans une coiffure. Masqués en partie, soit par un pli de l'étoffe ou du ruban, soit par une mèche de cheveux bruns, ils produisent les plus heureux effets. On peut aussi en les appareillant en faire des agrafes de manteau. Du reste les difficultés que présente leur utilisation ne révèlent que mieux le goût de la personne qui sait en tirer partie.

VI

Si les coqs, considérés maintenant comme des épaves intéressantes ou précieuses, peuvent fournir des éléments utiles à la parure, on ne saurait admettre qu'une simple transformation du mécanisme des montres rende à jamais inutile le travail purement artistique des maîtres ornementalistes, tels que Bourdon, Briceau, Mussard et bien d'autres qui créaient des modèles pour l'horlogerie. L'utilisation du coq rend l'objet à la circulation, mais le dessin qu'il porte est un capital d'art qu'il ne faut pas négliger. Leur examen est un exercice fort instructif pour les décorateurs qui n'ont pas encore l'expérience que donne une longue pratique. Ils apprendront là tout le parti à tirer de certains motifs et comment on peut les disposer dans un espace restreint. C'est un emploi à donner aux séries de coqs qui ne sont pas l'accessoire d'une collection de montres ou les pièces justificatives d'une histoire de l'horlogerie.

Comme motifs artistiques tous les coqs peuvent servir, et nous ne saurions trop conseiller à un dessinateur ornemaniste d'en réunir 150 ou 200 types judicieusement choisis; il aura sous un petit volume ce que bien des albums ne lui procureraient pas.

Nul peut-être ne disposera des rinceaux avec autant d'habileté et de grâce que ne l'ont fait les auteurs des coqs longs à branches de fraisier de la Renaissance. Les types du xviii^e siècle avec leur axe de décoration ne sont pas moins utiles et semblent dessinés pour la tapisserie; toute personne sachant interpréter un dessin peut s'en inspirer pour un meuble de salon aussi pur de style que facile à exécuter. La vue du coq que l'on étudie, en permettant de répartir les masses avec sécurité, et de prévoir ce que sera l'effet général, procure une grande économie de temps. Les coqs géométriques des dernières époques n'offrent pas aux artistes la même utilité, ils sont nuls comme valeur d'ensemble; seuls, les fabricants de moulures et de rosaces pourraient s'en servir pour renouveler un peu leurs



22



21



23

Coqs anglais du xviii^e siècle.

modèles d'ateliers. Puisse la vue des coqs du Directoire et de l'Empire nous délivrer enfin des disgracieux milieux de plafonds qui encombrant les maisons nouvelles.

Ce sont là quelques-unes des observations que provoque l'étude des coqs. Nous sommes heureux de les avoir mises en lumière, bien que nous ne nous dissimulions pas l'insuffisance de notre travail. La faute en est à sa nature même et à la dispersion des objets qui en sont la base, enfin à l'absence complète de tous travaux antérieurs. On a écrit bien des histoires de l'horlogerie, sans avoir pu encore fixer la date précise des principales découvertes qui l'ont fait progresser; nous sommes les premiers qui nous soyons occupés spécialement des coqs. Pussions-nous être utiles à ceux qui voudront poursuivre cette étude et rectifier les erreurs que nous avons pu commettre.

Nous ne saurions finir sans remercier les personnes qui par leurs conseils ou la communication des originaux ont bien voulu faciliter notre tâche : M. Darcel, l'éminent conservateur du musée de Cluny, à qui nous devons la connaissance de quelques-uns des plus anciens spécimens; M. P. Garnier, dont la riche collection personnelle, jointe maintenant à celle du prince Sotikoff, est sans rivale, et dont les conseils nous ont été encore plus utiles que la visite de son musée; M. Roblot, si compétent pour la période révolutionnaire; enfin M. Victor Champier, à qui nous devons l'hospitalité de la *Revue des Arts décoratifs*.

